

Prélude à deux voix

Philippe Gervais and Bertrand Laverdure

Number 117, Spring 2008

Musique!

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14046ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gervais, P. & Laverdure, B. (2008). Prélude à deux voix. *Moebius*, (117), 19–32.

PHILIPPE GERVAIS
BERTRAND LAVERDURE

Prélude à deux voix

Café, croissant, classique.

Publicité pour une émission dominicale d'Espace Musique

Plus de hits, plus de fun.

Slogan d'une radio populaire connue

Imaginez un lieu tout à fait artificiel. Quelque endroit calme où le murmure du jour s'infiltrer encore. Situez ce café, ce restaurant, ce pub à Montréal. Préparez la scène afin qu'elle reflète en tous points l'état d'esprit des deux protagonistes : culture, civilité, courtoisie, fermeté...

Mettez en présence un amateur de musique dite « classique » et un écrivain mélomane à ses heures, ayant chacun des goûts somme toute assez différents. Lancez sur la table quelques préjugés, quelques idées reçues sur la musique classique et sur la musique populaire. Comptez les répliques, soyez juste et offrez à chacun le droit de répondre. Ne cherchez ni vainqueur ni solutions, mais permettez que les concurrents se défendent avec passion et définissent leur propre champ de tir. Vous l'aurez compris, c'est un jeu : vous les verrez se répondre en musiciens improvisateurs, convaincus néanmoins que des goûts et des couleurs, il est quelquefois permis de débattre.

Philippe : Je dois t'avouer, Bertrand, que lorsque tu m'as proposé cette discussion portant sur la musique « classique », j'ai été quelque peu surpris... Cette musique, c'est du moins mon impression, ne paraît pas particulièrement prisée dans le milieu littéraire, qui lui préfère largement la chanson. Tout se passe comme si, même dans les cercles où la culture est très valorisée, la musique classique

semblait un peu ringarde, dérangeante même, comme le serait une tenue ou un langage trop soignés dans une soirée informelle...

Bertrand : Au contraire, Philippe, je crois que la plupart des gens cultivés, y compris les « littéraires » dont je fais partie, ne sauraient militer franchement contre la musique classique. Ils ont tous, un jour ou l'autre, croisé un mélomane ou entendu une pièce de musique qui les a poussés à en savoir davantage sur tel compositeur ou sur tel interprète. De nature, ils sont curieux, et ce serait réducteur de vouloir aplatir leur vigueur intellectuelle en supposant leur méconnaissance de la musique classique ou en les accusant de n'aimer que la pop à la Daniel Bélanger. Je connais beaucoup de jeunes intellectuels qui thésaurisent des encyclopédies de connaissances sur les groupes pop, rock, jazz, sur la musique actuelle (ajouter ici tous les types de musiques nouvelles reconnues ou présagées). Ce territoire du « populaire », enrichi par l'hybridation, l'effarante complexité de la culture de masse et les multiples métissages orchestraux, est devenu autant le royaume des érudits que celui de la musique classique.

J'écoute de tout. Ma discothèque, qui est celle d'un dilettante de l'audition (je ne possède même pas de chaîne stéréo digne de ce nom), ne comporte pas beaucoup de titres, mais je suis mes impulsions, j'entreprends des recherches sur les compositeurs dont j'ai lu les noms dans certains romans (j'ai découvert Duke Ellington en lisant Boris Vian) ou entendu la musique dans certains films. En somme, je m'abreuve aux mêmes sources que plusieurs de mes contemporains. À mes yeux, la musique classique fait partie du buffet musical d'aujourd'hui, au même titre que les autres types de musique. Seulement, elle a maintenant perdu un peu de son ascendant ou de son côté gourmé. Elle est intégrée aux discothèques de tout le monde, au même titre que Daniel Bélanger ou Tricot machine.

Philippe : Mais moi aussi, même si j'écoutais seulement de la musique « classique », je pourrais prétendre être très ouvert... Entre un chant grégorien, une pièce de luth de la Renaissance, un opéra baroque, une symphonie romantique et un quatuor à cordes de Steve Reich, je vois

au moins autant de différences qu'entre les styles divers qu'empruntent aujourd'hui le jazz et la chanson populaire !

J'ai parfois l'impression que pour qui la connaît mal, la musique classique serait un bloc monolithique, un répertoire fixe et constitué depuis longtemps, auquel les plus savants (ou les plus conservateurs) d'entre nous aiment aller puiser. C'est bien mal comprendre l'esprit de découverte qui anime la plupart des mélomanes, surtout depuis quelques décennies. Assurément, on monte chaque année le *Messie* pour Noël (l'œuvre a d'ailleurs été écrite pour Pâques) et on joue des valse de Strauss au Nouvel An, du moins en Europe, mais ces traditions respectables ne forment que la face la plus visible et la plus médiatisée de la musique classique. J'ai assisté à bien des concerts ces dernières années, sans presque jamais réentendre une œuvre. De même pour les disques : sur les quelque trois cents nouveautés « classiques » qui paraissent chaque mois, bien moins de redites qu'on pourrait le croire, et beaucoup de créations, de relectures, de découvertes... Les pièces de viole exhumées par Jordi Savall et qui ont fait le succès du film *Tous les matins du monde* en sont un exemple fameux, mais nullement exceptionnel : des révélations comme celle-là s'offrent pratiquement chaque mois à qui cherche un peu. C'est un secret beaucoup trop bien gardé. Avis aux cinéastes !

Tu comprendras donc qu'opposer la culture libre, cinématique et plurielle de la pop à la rigidité et à l'arrogance d'un classicisme monolithique, comme d'aucuns le font trop volontiers, me semble naïf et démagogique. En revanche, je serais bien mal venu de critiquer l'attitude que tu défends – celle du mélomane dilettante, écoutant ce qui lui chante quand ça lui chante. L'offre culturelle est aujourd'hui si vaste que chacun est bien libre d'approfondir les domaines de son choix, il va sans dire. Aussi, je n'ai jamais voulu insinuer que ceux qui écoutent peu de musique classique manquent de vigueur intellectuelle. Beaucoup de musiciens lisent très peu, en outre, faute de temps le plus souvent.

Là où cependant je m'inquiète, c'est en voyant un certain éclectisme cool s'imposer pratiquement comme seul mode socialement acceptable d'appréhension de la cul-

ture. La musique classique, c'est bien joli, pourquoi pas, on peut lui faire une petite place au grand buffet de la post-modernité, à condition bien sûr qu'elle se présente comme les autres, sous un jour désublimé, relax et spontané. J'ai le choix, pourquoi choisir ? À l'instar de Radio Renaud-Bray ou de certaines émissions d'Espace Musique, je peux concocter dans mon espace salon un cocktail rassurant qui abolira, en apparence, le temps et les frontières, et tracera du même coup un indispensable signe d'égalité entre toutes les œuvres. Entreprise sympathique, peut-être, mais qui contribue à banaliser l'expérience musicale et se fait inévitablement au détriment des œuvres dont la durée et l'intensité ne se prêtent pas au formatage.

Sous des dehors chaleureux et décripés, le règne de la différence indifférente réduit la musique classique à n'occuper qu'une minuscule case, totalement disproportionnée à sa valeur. N'est-ce pas regrettable ?

Bertrand : La différence indifférente, voilà bien une constatation sur notre mode d'appréhension de la culture aujourd'hui qui me révolte moi aussi mais qui m'apaise tout à la fois. Ne décries-tu pas dans cette formule choc un état de tolérance enjoué, un buffet de possibilités qui refuse de céder aux tentations de l'idolâtrie ou du snobisme ?

Pourtant, il en est autrement et tu le sais comme moi. L'idolâtrie persiste et on entretient toujours la vénération des «génies du temps passé». Que dire du vedettariat dans le monde de la musique classique (pensons seulement aux Anne-Sophie Mutter, aux Karajan, aux Yannick Nézet-Séguin et aux Angèle Dubeau de ce monde) ? Que dire également de l'existence des multiples conservatoires et concours de musique, scènes de la plus haute exigence qui ne récoltent chez la masse des interprètes aptes que la crème et le petit lait ? Je suis cynique pour des raisons que j'ignore. Ces écoles sont nécessaires et ces concours, salutaires. Personne ne niera que la musique exige de l'effort et de la persévérance. Soyons sérieux !

Je te l'accorde néanmoins, nous vivons à l'ère de l'éclectisme, et en ce sens je reflète mon époque. Je suis un mélomane dilettante qui butine ici et là. Dans ma jeunesse, j'ai composé plusieurs chansons et joué en amateur de quelques instruments (guitare, synthétiseur, batterie).

Cet amusement anodin (il est si commun aujourd'hui de rencontrer d'ex-musiciens amateurs) m'a procuré beaucoup de satisfaction et quelques moments de gloriole. J'ajouterais même que je nourris une vieille frustration, celle de ne pas être en mesure de jouer les pièces de piano que je chéris. Mais cette frustration d'interprète en herbe, je ne la ressens pas aussi viscéralement qu'un jeune mélomane pauvre pouvait la ressentir en 1765. Aujourd'hui, je peux muer mon envie de musique en mélomanie et comparer les versions de mes interprètes favoris. Je peux aussi assister à plusieurs concerts gratuits ou abordables et faire des demandes spéciales à la radio pour entendre une version oubliée de la *Messe glagolitique* de Janáček si j'en ai envie.

Cette crainte de la différence indifférente ne serait-elle pas une vision mélancolique ou nostalgique ? Une façon d'exprimer, à la manière d'un intellectuel, la perte d'une certaine discipline attachée à l'expérience de la grande musique dans le passé ?

Philippe : Tu m'amènes sur le terrain de la tolérance, valeur que je respecte évidemment, mais qui risque ici de fausser le débat. La logique des droits de l'homme, me semble-t-il, ne s'applique pas totalement au domaine culturel. La musique est un art qui s'adresse à tous, assurément, mais pour autant, tous les musiciens ne sont pas des artistes (ni tous les cinéastes ni tous les écrivains...).

Aussi n'ai-je rien contre les vedettes, quand elles méritent leur succès. Anne-Sophie Mutter a fait la couverture de quelques magazines classiques et a peut-être même eu droit à des apparitions télévisées en Europe, ce qui permet à des personnes cultivées comme toi de la connaître. Y vois-tu vraiment matière à te plaindre ? Tant mieux si de véritables figures de musiciens, d'écrivains ou de cinéastes arrivent à profiter un peu du star-system. On regrette seulement que dans l'ombre d'une Anne-Sophie Mutter prolifèrent de très nombreux violonistes talentueux, qui eux aussi travaillent leur instrument huit heures par jour, sans avoir droit à la moindre publicité. Au Québec, il y a des milliers de musiciens dits « classiques » : pourtant, ceux qui peuvent espérer obtenir une entrevue dans un

grand média se comptent pratiquement sur les doigts d'une main...

Dans ce contexte, qu'il y ait encore des gens assez « naïfs » et « idolâtres » pour vénérer les grands compositeurs me paraît plutôt une raison d'espérer ! Bien sûr, je comprends que tu puisses être agacé par le trop grand prestige accordé aux « immortels génies » du passé, qu'il est un peu facile d'opposer aux musiciens d'aujourd'hui. Mais tu l'as bien senti, cette vénération ne semble ridicule que parce qu'elle est souvent tout extérieure et ne correspond à aucune écoute approfondie, alors que pour prendre la mesure d'un génie, il faut du temps, ce fameux « temps long » de la culture.

Bach, par exemple (je choisis exprès le génie consacré entre tous), est depuis longtemps un de mes meilleurs compagnons : au fil des années et des nouvelles parutions discographiques, je découvre petit à petit le millier d'œuvres qu'il a laissées, et mon admiration ne se dément pas. Au moment précis où je t'écris, ils sont des centaines – violonistes, violoncellistes, clavecinistes, pianistes, organistes, flûtistes, cornistes, chanteurs... –, du Japon à l'Amérique, à apprendre sa musique et à chercher de nouvelles façons de l'interpréter. Non loin de chez moi, le croirais-tu, une jeune fille joue Bach au piano, porte grande ouverte, comme si elle souhaitait que tous la voient et l'entendent. Moi-même m'y suis essayé au clavecin, pendant des heures, émerveillé que le travail d'un modeste cantor allemand du XVIII^e siècle puisse, deux siècles plus tard, remplir d'enthousiasme mes après-midi de solitaire ! Rassure-toi, il ne s'agit pas, en l'occurrence, de retourner dans le passé, mais bien de le ramener à nous. Je ne joue pas Bach par snobisme ou par respect d'une tradition, mais parce que j'y prends un plaisir unique.

Aujourd'hui comme toujours, quel artiste ne rêve pas de défier le temps ? Toi-même, Bertrand, passerais-tu des heures à écrire dans l'isolement si tu n'étais animé par l'espoir, non de devenir un génie, mais de transmettre quelque chose qui compte vraiment, à tes contemporains d'abord, et peut-être un jour, qui sait, à des lecteurs de demain ?

Bertrand : L'enthousiasme de la tolérance, ce concept fourre-tout qui nous plonge dans un angélisme de bon

goût, m'a envahi. Je l'admets. J'ai joué à la dupe. Bien entendu, nous vivons dans une société des plus tolérante et cet état de fait n'a aucun lien avec la pratique de la musique. J'admets d'ailleurs volontiers qu'il y a une espèce d'alarme de l'odieux qui s'enclenche dès que l'on parle d'élite, de douance, de gens au-dessus du commun.

Pour avoir pratiqué la musique en amateur, je sais le talent qu'il faut pour maîtriser un instrument, en jouer avec fraîcheur et souplesse, se démarquer. Je n'ai jamais eu ce talent. Je ne vexerai personne si j'avance qu'un musicien populaire ou un chansonnier, en général, ne charroie pas le même type de bagage musical qu'un musicien qui joue du Bach. Leur dextérité est différente. Leur talent aussi. Le claveciniste est-il en mesure de composer des chansons et de les chanter ? Le chanteur est-il capable de jouer une toccate sans faillir ? Sans doute le claveciniste connaît-il assez bien la musique pour composer des chansons convenables, et nous aurions peut-être plus de mal à faire jouer du Bach à Vincent Vallières. Mais là n'est pas la question. Ce qu'il faut comprendre, c'est que le génie est un don, un ensemble de talents pouvant s'exprimer et se traduire de multiples façons.

Oui, la vie est brève et l'art ne tient pas compte de sa durée. À cet égard, il y aura toujours beaucoup d'artistes et d'écrivains qui meubleront le siècle et quelques exceptions qui passeront le mur du temps. Mais devons-nous vivre avec l'angoisse récurrente de notre finitude corporelle et de nos limitations artistiques en nous refusant de continuer à créer parce que nous craignons de ne pas être un génie qui traversera les siècles ? Non, bien entendu. La culture, l'art, la littérature grouillent de communautés diverses et vivantes qui, à leur façon, croient au dépassement et trouvent des moyens d'aller plus loin.

Oui, l'art a pris le tournant curieux de la démocratie. Les nouvelles technologies permettent à plus de gens d'accéder à cet escalier du dépassement. Une majorité d'entre eux resteront des artisans, des fabricateurs de sons, des artistes du dimanche, mais qui leur en voudrait d'avoir pris ce tournant ?

Je suis d'accord pour dire qu'il faut diffuser toujours plus les œuvres d'exception comme celle de Bach. Elles

accompagnent des musiciens mélomanes comme toi qui y puisent une essence précieuse. Mais pour autant, doit-on refuser de voir qu'il y a aussi des gens talentueux et éventuellement géniaux à notre époque et attendre que le temps les tire du lot ? Doit-on oublier que nous ne sommes plus à l'époque de Bach et qu'il serait dommage de vivre en aveugle, de ne jamais chercher à connaître qui compose de la musique aujourd'hui, qui publie aujourd'hui, qui tente de réinventer dans l'ombre les langages musicaux, romanesques, poétiques ?

Philippe : La seule fréquentation des « génies » s'avère insuffisante, c'est évident. Qui voudrait s'en tenir à Racine et à Proust ? Bach lui-même, loin de se croire supérieur, admirait nombre de ses prédécesseurs, de ses collègues et de ses élèves, et je partage son sentiment. Buxtehude, Scarlatti, Telemann, Couperin, les fils Bach, tous me sont indispensables à leur façon. Apprécier la culture d'une époque – de chacune des époques ayant marqué l'histoire de la musique occidentale –, voilà qui est stimulant, bien plus que la sauvegarde de quelques rares génies, rescapés du naufrage parce qu'ils auraient été, pense-t-on, modernes avant la lettre.

Mais pourquoi une telle attention au passé ? Bach serait sans doute heureux de se savoir joué partout aujourd'hui, mais il s'étonnerait grandement du peu d'attention que nous accordons aux compositeurs de notre temps. Pourquoi Chopin plutôt que Crumb ou Nono ? Pourquoi Monteverdi quand nous avons Boulez et Stockhausen ?

Les explications ne manquent pas. Le public n'a pas tant besoin de créations que de nouveautés qui sachent l'émouvoir, et le disque comme le concert lui en offrent à satiété. Notre époque passera à l'histoire comme l'ère des redécouvertes : en l'espace de quelques décennies, tant de compositeurs et d'œuvres ont été exhumés que le répertoire « classique » a presque triplé !

Inutile de te le dire, je suis ravi de vivre cet aujourd'hui palpitant ! Je peux assister à des « premières mondiales » au tout jeune Festival Montréal Baroque, découvrir les opéras de Rameau sur disque et attendre la parution de ceux de Vivaldi (qui seront tous disponibles d'ici 2015). Plus encore, viennent à moi les contemporains injustement négli-

gés de Mozart, de Chopin ou de Debussy, et même les musiques métissées des Amériques, fruit du contact entre indigènes et compositeurs européens.

Cette quête n'a rien d'intellectuel et n'aurait d'ailleurs pour moi aucun sens si elle n'était doublée d'une recherche sonore. La palette de couleurs associée à la musique classique a littéralement explosé ces dernières années, depuis qu'aux côtés des instruments « modernes » figurent leurs nombreux équivalents « anciens ». La flûte baroque, ce simple morceau de bois au son chaud et caressant, tu connais ? Et les pianos du temps de Chopin, moins résonnants mais plus colorés que les nôtres, tu les as entendus ?

Je te sens sceptique. Curiosités, lubies de musicologues érudits ou d'esthètes nostalgiques que tout cela ! Si la plupart des compositeurs et des instruments du passé étaient jusqu'à récemment tombés dans l'oubli, ce n'est pas sans raison, me diras-tu ! Nous avons évolué ! Et pourtant... On avait bien oublié aussi des peintres qui comptent aujourd'hui parmi les plus grands : Caravage, De La Tour, Vermeer, comme on ne se rappelait plus les verts et les jaunes acides des fresques de Michel-Ange, heureusement nettoyées...

Je crois que les jeunes musiciens qui travaillent aujourd'hui à la résurrection des violes accomplissent une œuvre importante. Comme les érudits de la Renaissance, qui ont inventé l'opéra en croyant retrouver la tragédie grecque, ils ouvrent la porte à une nouvelle ère de création. Déjà, on les voit se mettre de plus en plus à l'improvisation – pratique indispensable pour toute musique vivante – et même à la composition. Mon dernier disque « actuel » propose des œuvres de Jordi Savall : le chef violiste y parle un langage d'aujourd'hui, s'inspirant des musiques baroques sans les pasticher. Peut-être connais-tu également l'Estonien Arvo Pärt, qui renoue avec la tradition médiévale du chant sacré, mais dans un style minimaliste, d'effet très moderne. Beaucoup d'autres tentatives de ce genre, qui connaissent un réel succès, semblent montrer que les temps sont mûrs pour ce qui pourrait être une nouvelle Renaissance, si tu veux bien me laisser rêver un peu... Ce retour aux sources n'est qu'une piste possible, évidemment, mais je la crois digne d'intérêt pour notre époque charnière.

Bertrand : Le rêve encyclopédiste de Diderot semble devenu une réalité. Nous nageons dans les références, les découvertes, les rééditions, les exhumations artistiques et les premières ! En littérature comme dans les autres arts, on ne néglige plus rien, on redécouvre des auteurs oubliés, on défriche les archives des écrivains disparus, on retrouve des correspondances inédites, on réédite des livres épuisés, on constitue des banques de données d'œuvres toujours plus exhaustives, année après année.

La consécration n'attend plus. Aux États-Unis, les commentateurs de la scène artistique s'exclament, quand ils rencontrent des œuvres exceptionnelles : « That's an instant classic ! » Cette expression indique bien à quel point nous aimerions être en mesure de mettre le doigt sur un classique, de montrer qu'avec les connaissances historiques et littéraires que nous possédons, qu'avec l'abondance d'œuvres que notre société produit, nous sommes en droit de les juger a priori. Comme la météorologie, l'art de prédire les classiques est une science floue, hasardeuse, sans principes bien définis, mais poussés par l'énerverment de la surproduction et tenus de choisir dans ce lot ce qui perdurera, nous en sommes arrivés à émettre ce type de jugement extrême. Pierre Lapointe est-il un génie ? Marquera-t-il notre époque ? Son deuxième disque est-il un classique ? Sylvain Cormier et les autres critiques musicaux ont-ils perdu la boule en le consacrant à répétition ?

On peut tout de même avancer que la pop qu'il propose se démarque par la qualité des textes et des mélodies. Mais est-ce un si grand mérite de se distinguer parmi des auteurs-compositeurs-interprètes si convenus – pour la plupart interchangeables –, trop rapidement propulsés sur le marché du disque ? Peu d'artistes pop québécois ou internationaux me séduisent. Il est évident que l'hagiographie d'un artiste ou d'un auteur, qu'une dithyrambe bien placée à son sujet, qu'une consécration hyperbolique moussent les ventes, agitent les chaînes de production, motivent les troupes de salariés et de patrons qui vivent dans l'ombre de ces brigands du compliment, de ces affamés des journaux, de ces petites PME créatives dont la consécration consiste à participer à des talk-shows et à figurer dans les magazines à potins.

Nous cherchons les génies comme nous cherchons les phares qui détermineront une fois pour toutes notre époque. La technologie nous permet de vivre à la vitesse de nos engouements. Personne ne se prive de ce privilège, surtout pas les éditeurs, les auteurs, les musiciens, les musicologues et l'industrie culturelle, toujours plus gourmande.

Oui, pour toutes ces raisons, je te rejoins, Philippe, pour affirmer que nous vivons une époque qui pourrait ressembler à une nouvelle Renaissance. Si tu me permets d'utiliser une autre référence historique, disons que nous avons réalisé la plupart des idéaux des Lumières en ce qui a trait à la démocratisation du savoir, à la diffusion des arts et de la culture. Le projet de paix perpétuelle de Kant est bien loin sous le boisseau, mais autrement, comment oserions-nous reprocher à notre époque sa furieuse vitalité culturelle à la Diderot ?

Je me suis exprimé dans la revue *Liberté*, il y a deux ans, au sujet de la surproduction culturelle. J'étais obnubilé par mon incapacité à tout recevoir convenablement et j'en avais développé des réflexes intellectuels hargneux. Je crois que je m'étais trompé. Pas sur le constat, non plus sur les moyens à prendre pour donner une dignité à tous ces praticiens des arts, tous ces écrivains à accueillir, mais sur l'approche du problème. La surproduction culturelle n'est pas un échec, mais bel et bien une réussite de la démocratisation du savoir et de la culture. C'est le grand défi que nos sociétés pluriculturelles ont tenté de relever. À cet égard, je crois que nous continuons à franchir des terres de promesse.

Baudelaire écrivait que le « beau est bizarre ». Il insinuait en fait que le beau ne provient pas toujours du même puits, de la même eau. Le neuf n'est pas nécessairement du beau, mais la bizarrerie ou l'hermétisme d'une époque peut receler le beau de demain ! Qui crierait au scandale aujourd'hui après avoir entendu *Le sacre du printemps* ? Pourtant, quel tohu-bohu cette musique de ballet a-t-elle provoqué lors de la première à Paris, en 1913 ! Le scandale n'est-il pas une réaction naturelle devant le bizarre ou l'inclassable ?

Le grand défi est de créer aujourd'hui, point à la ligne. De tenter de susciter ne serait-ce qu'une réaction honnête

chez le lecteur ou le spectateur. La contrepartie de cette Nouvelle Renaissance est cet émoussement continu de la lame de notre fascination. Le cynisme ambiant est la réception ordinaire que nous offrons aux œuvres contemporaines. Imagine le défi de l'auteur ou du compositeur d'aujourd'hui, vivant et procédant de ce cynisme tout en cherchant à s'en détacher en continuant à inventer.

Nous vivons en ce sens davantage l'âge d'or des mélomanes, des lecteurs ou des archivistes que celui des artistes. Les premiers profitent maintenant d'une espèce de paradis référentiel et culturel, tandis que les seconds se débattent dans le bassin de l'offre, s'inventent une identité et attendent leur bout de reconnaissance convenue comme leur prochain quignon de pain.

Oui, encore le mot de Warhol, toujours le mot de Warhol : nous aurons tous notre 15 minutes de gloire, mais quel artiste, quel auteur s'en contentera ?

Philippe : Je me réjouis comme toi de vivre une époque où, pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, nous avons facilement accès à une phénoménale quantité de musiques de grande valeur, venues de tous les temps et de diverses cultures. Seulement, ce paradis référentiel demeure moins fréquenté qu'il pourrait l'être, quand il n'est pas simplement récupéré en tapisserie sonore. Pour toutes ces musiques, il y a bien des festivals, des revues, des associations, des radios Internet, mais qui ne s'adressent malgré eux qu'aux seuls initiés...

La démocratisation de l'art ne se fera pas sans les écoles et les médias généralistes. Les enfants en savent déjà bien assez sur les dinosaures ; apprenons-leur le nom des instruments de musique ! Tous les collégiens qui étudient dans le programme d'arts et lettres où j'enseigne connaissent *Les demoiselles d'Avignon* ; mais ont-ils entendu parler du *Sacre du printemps*, ce classique instantané ? Certes, nous formons d'excellents musiciens dans nos conservatoires et nos écoles spécialisées, mais nous ne formons pas de public, ou si peu.

J'ai eu pour ma part la chance d'être initié assez tôt aux genres musicaux comme aux genres littéraires, à la sonate comme au sonnet. J'ai pu aussi écouter quelques années la chaîne culturelle de Radio-Canada, avant qu'elle

ne soit transformée il y a trois ans. Sans cette radio (et surtout sans mes parents qui me l'ont proposée !) je ne serais pas devenu mélomane, et ce qui fait aujourd'hui la plus belle part de mon existence me serait en grande partie inconnu.

Aussi suis-je très enthousiaste devant ce projet formulé récemment par Daniel Turp : la création d'une Radio-Québec, qui offrirait des émissions à thème et à contenu, de celles qu'on se rappelle parfois des années plus tard, parce qu'on y a découvert en profondeur une œuvre, un compositeur, une époque, une pratique, un instrument...

Tiens, justement, notre discussion m'a donné envie d'écouter davantage de nos compositeurs contemporains. Peut-être une future émission de Radio-Québec (ou d'Espace Musique !) me fournira-t-elle des clés pour mieux comprendre cet univers ou pour découvrir du jazz autrement qu'en musique d'ambiance à l'heure du souper, tandis que de ton côté, tu écouteras la série de ton choix (sur la renaissance de l'opéra baroque, sur John Coltrane, enfin comme tu veux...). Voilà qui n'a rien d'élitiste, si l'on se donne la peine de rendre le contenu accessible. Rien d'utopique non plus, si l'on songe qu'une telle programmation a déjà existé ici et existe actuellement dans bien des pays...

Bertrand : Je te seconde quand tu clairannes qu'il serait urgent et salutaire que l'on crée une Radio-Québec, un lieu de diffusion consacré aux arts et à la culture, mais qui ne serait pas subordonné aux diktats poussifs des cotes d'écoute, du vedettariat et de la commandite.

Ils ont raison, tous les nostalgiques de l'époque où l'on donnait aux écrivains et aux poètes Jean-Guy Pilon, Fernand Ouellette, Paul-Marie Lapointe, André Major et Hubert Aquin la chance de réaliser des radiothéâtres, des émissions de fond, des entrevues avec des intellectuels et des écrivains de renom, des mises en lecture interprétées par des comédiens de qualité, des projets de poésie, des projets de séries documentaires sur la vie des auteurs ou sur une thématique littéraire dans le vent.

On ne suit plus à la radio l'actualité de la littérature ni de la musique contemporaine. Il y a bien quelques bribes d'émissions ici et là, des efforts louables à l'occasion qui

refont surface, mais rien de substantiel, de récurrent, de systématique. On refuse carrément aux auteurs et aux compositeurs d'aujourd'hui la diffusion qui leur revient dans un milieu stimulant comme le Québec, plus riche qu'on ne le pense.

Il y aura toujours des mélomanes dilettantes et des férus de musique comme toi. Mais nous existons en stéréo, en quadriphonie avec les amateurs sérieux de jazz, avec les aficionados du festival de Victoriaville et les expérimentateurs de tout acabit. Seulement personne n'entend le vent de nos bouches. Tout le monde syntonise le rassurant canal mono, diffusé sur le FM et le AM, en boucle, mené par des animateurs majorettes qui font tourner les quotas et répètent les mêmes nouvelles à toute heure du jour.

Si je m'emporte, c'est parce que plus aucun musicien ni écrivain ne s'occupe de radio. On a tout sacrifié à des professionnels de la communication, à des zélotes de l'information, à des fous furieux du rire et des émissions d'affaires publiques. Vivons-nous de culture au Québec, oui ou non ? Qui l'entend, qui s'en rend compte ?

Notre échange tiendra lieu d'introduction à un numéro de revue à faible tirage. Mille lecteurs, tout au plus ! Mais donne une tribune radiophonique aux écrivains, aux compositeurs et aux intellectuels, et ils multiplieront par dix, par vingt, par cinquante, ces lecteurs et ces auditeurs trop sollicités, les mêmes Gaulois, les mêmes résistants qui vont aux concerts et achètent des revues.

Si ça ne se passe pas sur les ondes nationales, ça se passera sur le Web. Tout le monde le sait, tout le monde le sent. On trouvera une issue, on trouvera un canal. Il faut agir. Radio-Québec ou Art Tv Québec gratuits sur le Web ? Pourquoi pas ?